

LE CADEAU D'AGATHE

François TINLOT

Copyright © 2025 François TINLOT
Tous droits réservés.
ISBN-13 : 9798268286892

AVERTISSEMENT

Ce texte est déposé et enregistré à la société des auteurs (SACD). Toute reproduction, modification, diffusion, ou utilisation doit faire l'objet de l'accord de l'auteur (contact@tinlotheque.fr), soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (SACD). Le non-respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

REMERCIEMENTS

Aux membres de l'association théâtrale « La Vaillante » à Mainvilliers (Eure-et-Loir, France), qui ont porté ce texte pour la première fois sur les planches, et contribué à son succès :

Pour les comédiens : Béatrice WETZEL - Chantal CHARPENTIER - Jacky SEGUIN - Roselyne CHEDEVILLE - Arnaud MONIER - Céline ESCOBAR - Christophe WETZEL.

Pour la régie : Serge et Thomas LOISELIER.

Pour la conception des décors : l'ensemble des comédiens et bénévoles de l'association « La Vaillante ».

Pour la création de l'affiche du spectacle et de la couverture de cet ouvrage : Jacky SEGUIN.

PROLOGUE

ANNEE D'ECRITURE : 2025

GENRE : COMEDIE

DUREE APPROXIMATIVE : 1 H 45 MIN

SYNOPSIS

Henriette, riche octogénaire, vit dans sa vaste propriété normande, entourée de Bérénice, sa fille cadette aveugle à la personnalité borderline, et d'Alfred, son majordome bègue et simple d'esprit. Trente ans ont passé depuis la disparition d'Agathe, sa fille aînée, survenue accidentellement alors qu'elle fêtait ses vingt ans avec sa sœur et ses amis, sous la surveillance de Blanche, l'ancienne gouvernante du domaine. Henriette décide d'inviter tout ce petit monde le temps d'un week-end, pour « commémorer l'évènement », et fêter du même coup ses quatre-vingt-cinq printemps. Les amis d'Agathe s'étant perdus de vue depuis le drame, la surprise des retrouvailles laisse rapidement place à une atmosphère tendue, alimentée par l'évocation de ce souvenir, et la quête de la vérité : Que s'est-il donc passé cette nuit-là ? Les convives sont-ils tous irréprochables ? Situations cocasses, quiproquos, et personnages décalés alimentent le versant humoristique de cette comédie d'intrigue, au dénouement... inattendu !

DISTRIBUTION

Version proposée ici : 4 femmes et 3 hommes.

Distribution modulable : 5 femmes et 2 hommes, 3 femmes et 3 hommes (sur simple demande auprès de l'auteur).

PRESENTATION DES PERSONNAGES

Henriette : Dame âgée, maîtresse des lieux. C'est la mère d'Agathe, sa fille aînée disparue, et de Bérénice, sa fille cadette. Elle est issue de la haute société.

Bérénice : Fille cadette d'Henriette, aveugle et borderline. Elle vit avec sa mère dans le domaine.

Alfred : Actuel majordome du domaine. Il est bègue et n'a pas inventé la poudre.

Blanche : Ancienne gouvernante du domaine. Elle était très attachée à Bérénice, et très appréciée par Henriette avant sa démission.

Charles-Edouard : Ami proche et ancien prétendant d'Agathe, instruit, intelligent. Il est vraisemblablement devenu homosexuel.

Sœur Marie-Gabrielle, alias « Gaby » : C'était la meilleure amie d'Agathe. Elle aimait beaucoup les garçons dans sa jeunesse. Devenue sœur dominicaine depuis le drame. Elle est un peu perchée.

Roger, dit « Rodger le biker » : Ami proche d'Agathe, et meilleur ami de Charles-Edouard. Il est fêru de moto, et bricole au sens propre et figuré. Il manque manifestement de classe, et n'est pas très propre sur lui.

DECOR

La scène représente le salon d'un manoir Normand, canapé, table basse et fauteuil à jardin, un guéridon et 2 chaises à cour, cheminée (facultative) à cour. Un buffet en fond de scène. Tableaux de Maîtres, tapisseries, bibelots. Une sortie à cour en fond de scène, vers le hall, l'entrée principale et la cuisine. Une sortie à jardin, vers la salle à manger, l'escalier et les chambres.

ACTE 1

SCENE 1

Sonnerie de la porte d'entrée en fond de scène à cour. Alfred, le majordome, entre à jardin, traverse la scène, fait une courte pause, réajuste sa tenue, produit un ou deux tics, et va ouvrir.

Alfred : Que Madame sssedonlap, la peine d'entrer. Qui dois-je aaaa....nnoncer ?

Blanche : Blanche. Annoncez Blanche à Madame Henriette. Et vous, c'est Alfred n'est-ce pas ?

Alfred : Oui Mad, Madame.

Blanche : Madame Henriette m'a évoqué votre présence dans son courrier d'invitation à ce double anniversaire.

Alfred : Oui c'est con, c'est compliqué pour elle. Ffffêter ses Quatreeee vingt-cinq ans et et aussi...

Blanche : Et aussi les trente ans de la disparition d'Agathe, sa fille ainée. Je sais tout ça, Alfred, elle me l'a écrit. Et puis j'ai occupé votre poste pendant vingt ans. De la naissance d'Agathe, jusqu'à son décès. J'ai aussi veillé sur sa sœur cadette, Bérénice, jusqu'à ses quinze ans, laquelle doit avoir bien changé. Tout comme Madame Henriette, non ?

Alfred : Elles ont tououououtes les deux trente ans de...

Blanche : De plus. Trente ans de plus.

Alfred : Voilà. Merci Ma, merci Maaaadame.

Entrée d'Henriette à jardin, s'aidant de sa canne.

Henriette : Blanche. Ma petite Blanche. J'ai reconnu votre voix depuis ma chambre.

Blanche : Oh Madame Henriette, ce n'est pas possible.

Henriette : Et si, c'est possible. Aurions-nous changé vous et moi ?

Blanche : Vous bien sûr que non, mais moi affreusement, Madame Henriette.

Henriette : Appelez-moi Henriette tout court, vous n'êtes plus en fonction ici depuis trente ans. Voici Alfred, mon fidèle majordome qui vous a remplacée. Alfred, je vous présente Blanche, ancienne gouvernante du domaine.

Alfred : Ench, ench, ...

Blanche : Moi aussi Alfred, moi aussi.

Henriette : Merci à vous d'être là. Ce weekend commémoratif est très important pour moi. Et pour Bérénice aussi.

Blanche : Ah ma petite Bérénice... Comment se porte-t-elle ?

Henriette : A merveilles, état stationnaire depuis votre départ : ma fille est toujours aveugle, et côté psy, les médicaments couplés à la thérapie stabilisent sa personnalité « borderline », comme ils disent.

Blanche : La pauvre enfant...

Henriette : Ce n'est plus une enfant. Et elle a la chance de ne pas être pauvre puisque je suis sa tutrice.

Blanche : Je me souviens encore du jour où tous ses troubles sont apparus brutalement, à l'aube de ses onze ans. Juste avant que Monsieur Félicien ...

Henriette : Laissons mon mari où il est, voulez-vous, c'est-à-dire dans sa tombe depuis quinze ans. Il n'a pas l'air de s'en plaindre, et nous non plus d'ailleurs.

Blanche : Oh je suis désolée Madame Henriette, je ne savais pas.

Henriette : Y a pas de mal, ma petite Blanche. Enfin, y a plus de mal.

Blanche : J'ai tellement hâte de revoir ma Bérénice.

Henriette : Elle aussi. Elle me parle souvent de vous, à sa façon. Alfred, voulez-vous aller la chercher, je vous prie ?

Alfred : Bien Mad, Madame Henriette (*il sort à jardin, après un ou deux tics*).

Henriette : Ah ce pauvre Alfred. Il est bègue, bourré de tics, et il présente une faiblesse native de ses facultés mentales, plus communément appelée débilité moyenne. Et encore, je note large. Mais qu'est-ce que vous voulez, j'ai voulu faire une bonne action. Et me retrouvant seule avec Bérénice, il a fallu faire vite.

Blanche : Je suis désolée. Je vous ai laissées tomber, mais c'était trop dur pour moi.

Henriette : Je comprends, ma petite Blanche, je comprends. Mais je n'ai pas perdu au change : Alfred est honnête, dévoué, et, le plus important, Bérénice l'adore. En outre, c'est réciproque.

Blanche : J'ai tellement culpabilisé vous savez. Et pour l'accident d'Agathe...

Henriette : Et pour l'accident d'Agathe, vous n'y êtes pour rien. Cette nuit-là, ses amis et elle ont volontairement échappé à votre vigilance. Ils étaient censés rester dans l'enceinte du domaine. Le parc est assez grand, il fait trois hectares. Mais il va jusqu'à la falaise en surplombant la mer de cent trente mètres, ce qui nécessitait des restrictions d'usage.

Blanche : Vous leur aviez pourtant interdit d'aller vers la falaise et de descendre se baigner sur la plage après la nuit tombée. Et moi aussi. Mais ils fêtaient les vingt ans d'Agathe, ils étaient joyeux, alcoolisés, et vous étiez absente. Ils en ont profité. C'était facile pour eux.

Henriette : Oui, c'était facile d'aller jusqu'au bord de la falaise sans être vus, puisque la fenêtre de votre chambre donnait de l'autre côté. C'était facile d'emprunter le petit escalier taillé dans la roche, à côté du banc qui domine la mer, et de descendre jusqu'à la plage.

Blanche : L'eau devait être à quinze degrés. Ils se sont tous baignés, et sont remontés à la hâte, frigorifiés. Tout le monde est allé se coucher sans se soucier d'Agathe. On a retrouvé ses vêtements sur le sable, au petit matin...

Henriette : Oui. Mais elle, on ne l'a jamais retrouvée. La mer l'a emportée. Nous connaissons cette histoire par cœur vous et moi. Les amis d'Agathe nous l'ont ressassée moult fois. Votre rôle était de veiller sur Bérénice, pas de cliquer une bande de jeunes inconscients qui n'ont pas respecté les consignes.

Blanche : Vous leur en voulez encore ?

Henriette : Bien sûr que non puisqu'ils vont venir passer ce weekend avec nous.

Blanche (*déstabilisée*) : Je vous demande pardon ?

Henriette : Que n'ai-je pas dit là ! Je vous ai tous conviés les uns les autres, mais sans mentionner à chacun la liste des invités. C'est une bonne surprise, non ?

Blanche (*décontenancée*) : Non ! Oui ! c'est-à-dire que... oui, assurément.

Retour d'Alfred, guidant Bérénice, munie de sa canne blanche.

Bérénice (*anxieuse*) : Me lâche pas Alfred, me lâche pas.

Alfred : Jeeee suis là Maaadmoiselle Bé...

Bérénice (*agressive*) : Me lâche pas Alfred ! Sinon je te mords.

Henriette : Ah te voilà ma fille. La première invitée est arrivée, elle est avec nous. Sais-tu qui c'est ?

Bérénice (*impatiente*) : Ah non ! C'est qui ? Fais-moi toucher ! Vite ! Fais-moi toucher !

Henriette (*présentant Blanche face à Bérénice*) : Oui bien sûr ma chérie. Voilà, tu peux toucher.

Bérénice (*palpant le visage et les bras de Blanche*) : Oh ! Oh ! Oh !
Ouiiiiiiii ! C'est toi Blanche ! Oui c'est toi hein Blanche ! C'est toi ?!

Blanche : Oui, c'est moi ma poupée.

Bérénice : Roh ! Qu'est-ce que t'as pas changé !

Blanche : C'est gentil ma petite Bérénice. Toi non plus. Je suis si émue
de te revoir...

Bérénice (*joyeuse*) : Moi aussi je suis émue ! Mais pas de te revoir
hein ! de t'entendre plutôt (*riant*) ! Et, et... (*se mettant à pleurer*) Moi
aussi je suis émue ! Tellement émue ! Tellement ! Bouhouhououuu !...
(*agressive*) Alfred me lâche pas ! Sinon je t'assomme !

Alfred : Jeeeeee suis touououjours là Mad, Mad ...

Bérénice : Et arrête de m'interrompre ! Et lâche-moi à la fin ! Sinon je
te tranche le cou ! (*douce*) Oui, tellement émue, tellement émue que tu
sois là. Ça fait si longtemps. Ça fait combien déjà ?

Blanche : Trente ans, ma poupée, trente ans.

Bérénice : Tu me protégeais tout le temps, tu te rappelles ? Quand je
faisais des cauchemars, t'étais là. Quand je voulais plus manger, t'étais
là. Quand je me taillais les veines, t'étais là... Tu te rappelles, hein,
Blanche ? (*agressive*) Tu te rappelles, hein, Blanche ?

Henriette : Oui, Blanche se rappelle, ma chérie. Et si tu
l'accompagnais jusqu'à sa chambre ? Tu sais très bien te déplacer sans
Alfred, tu as ta canne et tu connais le manoir comme ta poche. Les autres
invités ne vont plus tarder maintenant.

Bérénice : Oui mais tu m'abandonnes pas hein, Blanche. Tu
m'abandonnes pas ? Sinon je me taille encore les veines.

Blanche : Ne t'inquiète pas, je suis là. Attends je prends ma valise.
Voilà, Allons-y, je te suis.

Bérénice : Tu te rappelles comme c'est grand ici ? Moi je vois pas comme c'est grand, mais je sais que c'est grand. Je suis forte, hein ?

Blanche : Oui, très forte. Comme avant. Je suis fière de toi, ma Bérénice. Et si contente.

Sortie de Bérénice et de Blanche à jardin.

Henriette (*à Alfred*) : Blanche a toujours protégé Bérénice. On ne peut pas lui enlever ça.

SCENE 2

Coup de sonnette à cour.

Henriette : Alfred, c'est à vous.

Alfred : C, certes. (*il reprend sa posture de Majordome, un ou deux tics, et va ouvrir*) Que Mons, Monsieur...Enfin en.. , entrez quoi.

Charles-Edouard (*entrant*) : Merci bon brave, merci. Votre tenue vous va très bien. La coupe de votre veste, l'harmonie du dépareillé, tout cela est exquis. Comment vous appelez-vous ?

Alfred : Aaaa...

Charles-Edouard : Amédée ?

Alfred : Aaal..

Charles-Edouard : Aladin ?

Alfred : Alf..

Charles-Edouard : Alfonse ?

Alfred : Alfffffred.

Charles-Edouard : Mais oui, bien sûr ! Alfred ! Sacré Alfred ! Ne changez rien, ce prénom vous va comme un gant.

Alfred : Me, meeeerci beaucoup Mons, Monsieur ?

Charles-Edouard : Charles-Edouard du Comté de la Marche. Mais entre nous, optons pour Charles-Edouard, tout simplement.

Alfred : Oui, ce sera déj, déjà suffiiiiisamment compliqué pouououour moi.

Henriette : Mon bon Charles-Edouard, je vous souhaite la bienvenue.

Charles-Edouard : Ah Madame de Belleville, vous êtes là. Je vous présente mes hommages.

Henriette : Alfred, veuillez déposer la valise de notre hôte dans sa chambre.

Alfred : Bi, bi, bien Maaaad, Madame. *Il sort à jardin avec la valise.*

Henriette : Me priez-vous également de les agréer ?

Charles-Edouard : Plait-il ?

Henriette : Vos hommages.

Charles-Edouard : Ah oui, agréez-les sans modération, cela va sans dire. Quelle joie de vous revoir. Quand j'ai reçu votre invitation, mon sang n'a fait qu'un tour, je ne l'aurais déclinée sous aucun prétexte.

Henriette : Vous non plus, vous n'avez pas changé.

Charles-Edouard : Oui pardonnez-moi, j'aurais dû vous devancer sur ce compliment. Non, vous ne changez pas. Pour la simple raison que votre visage me rappelle à chaque fois celui de... Enfin de...

Henriette : D'Agathe ! N'ayez pas peur ! Et oui, il paraît que la ressemblance est frappante.

Charles-Edouard : Frappante, en effet. Bref, je suis heureux d'être là, pour elle et pour vous.

Henriette : Elle tenait tant à vous. Vous étiez son chevalier servant, pour ne pas dire son prétendant.

Charles-Edouard : C'est vrai, mais malheureusement, cela s'arrêtait là, si vous voyez ce que je veux dire.

Henriette : C'était nouveau pour elle. Qui sait, vous auriez pu devenir mon gendre.

Charles-Edouard : C'eût été un honneur. Mais le destin est parfois ingrat. A propos de destin, je repense souvent à cette nuit tragique, et si j'avais pu imaginer une seconde que...

Henriette : Que ma fille allait se noyer dans la Manche, vous ne seriez pas descendus à la plage. Je vous le concède. A part cela, souhaiteriez-vous évoquer un autre sujet ?

Charles-Edouard : On avait bu, et puis... et puis Roger a convaincu tout le monde d'aller se baigner, et...

Henriette : N'en parlons plus vous dis-je. Quoi d'autre ?

Charles-Edouard : Je vais y réfléchir, Madame de Belleville.

Henriette : Appelez-moi Henriette. C'est curieux, je trouve que quelque chose a changé en vous. Vous parlez toujours avec distinction, mais je vous trouve plus... comment dirais-je... plus précieux. C'est ça, plus précieux. Dans votre attitude, j'entends.

Charles-Edouard (*gêné*) : Et bien... Peut-être pourrions-nous évoquer la richesse... la richesse de ce lieu intemporel, son architecture subtile, ses meubles d'époque, ses bibelots étincelants, cette décoration somptueuse... Bref, vous avez beaucoup de goût.

Henriette : J'ai beaucoup d'argent, surtout. Et mon défunt mari était architecte.

Charles-Edouard : Je ne savais pas, je suis confus.

Henriette : Vous ne saviez pas qu'il était architecte ?

Charles-Edouard : Si, mais j'ignorais qu'il était défunt.

Henriette : « Défunt un jour, défunt toujours ! » (*riant*) Vieux proverbe asiatique. Bref, maintenant vous savez. Dites-moi, vous étiez promu à une brillante carrière dans l'ingénierie pétrochimique, quand vous aviez vingt ans. Du coup, l'avez-vous épousée ?

Charles-Edouard : Qui ça ?

Henriette : Votre carrière !

Charles-Edouard : Ah oui pardonnez-moi, j'avais perdu le fil. Disons que... Je n'ai pas épousé celle-là, mais j'en ai embrassé une autre.

Henriette : Toujours aussi coquin !

Charles-Edouard : Je parlais de ma carrière.

Henriette : J'avais compris, détendez-vous ! Alors ? Dites-moi tout ! Vous n'êtes plus dans le pétrole, mais dans quoi que diable ? le textile ?

Charles-Edouard : Et bien disons que... J'ai un peu retourné ma veste, et que, enfin pour tout vous avouer je suis...

Entrée de Bérénice à jardin, au bras d'Alfred.

Bérénice (*anxieuse*) : Me lâche pas Alfred, me lâche pas.

Alfred : Jeeee suis là Maaadmoiselle Béeééé...

Bérénice (*agressive*) : Me lâche pas Alfred ! Sinon je te jette dans l'eau bouillante !

Henriette : Ma chérie tu tombes bien. Sais-tu quel invité vient d'arriver ?

Bérénice (*impatiente*) : Ah non ! Qui c'est ? Fais-moi toucher ! Vite ! Fais-moi toucher !

Henriette (*présentant Charles-Edouard face à Bérénice*) : Oui bien sûr, Bérénice. Voilà, tu peux toucher.

Bérénice (*palpant le visage et les bras de Charles Edouard, descendant même un peu plus bas*) : Oh ! Oh ! Oh ! Ouiiiiiii ! C'est lui ! C'est toi ! C'est Charles-Edouard ! C'est bien toi, hein ?

Charles-Edouard : Oui, c'est moi Bérénice.

Bérénice : Roh ! Toi non plus, qu'est-ce que t'as pas changé !

Charles-Edouard : Si, un peu, tout de même. Je suis content de te revoir...

Bérénice (*joyeuse*) : Moi aussi je suis contente ! Mais pas de te revoir hein ! de t'entendre plutôt (*riant*) ! Et, et... (*se mettant à pleurer*) Moi aussi je suis contente ! Tellement contente ! Tellement ! Bouhouhououuu !... (*agressive*) Alfred me lâche pas ! Sinon je te passe au four !

Alfred : Jeeeeee suis touououjours là Mad, Mad ...

Bérénice : Et arrête de m'interrompre ! Et lâche-moi à la fin ! Sinon je t'émascule ! (*douce*) Oui, tellement contente, tellement contente que tu sois là. Ça fait si longtemps. Ça fait combien déjà ?

Charles-Edouard : Trente ans, Bérénice, trente ans.

Bérénice (*nostalgique*) : Tu me charriais tout le temps, tu te rappelles ? Quand tu venais voir Agathe, j'étais là. Quand tu lui tournais autour, j'étais là. Quand t'essayais de l'embrasser, j'étais là. Quand t'avais vingt ans, j'en avais quinze et j'étais tout le temps là. Tu te rappelles hein, Charles-Edouard ? (*agressive*) Tu te rappelles, hein, Charles-Edouard ?

Henriette : Oui ma chérie, Charles-Edouard se rappelle très bien. Mais il a fait une longue route et il a besoin de se reposer. Je vais lui montrer sa chambre et lui faire visiter les lieux. Reste un peu ici avec Alfred, en attendant les autres invités.

Charles-Edouard (*inquiet*) : Les autres invités ?

Henriette : Oui ! Mais c'est une surprise !

Charles-Edouard (*troublé*) : Très bien je, je... parfait.

Henriette : A tout à l'heure, ma chérie !

Charles-Edouard : A... A tout à l'heure, Bérénice.

Sortie à jardin de Charles Edouard et d'Henriette.

Bérénice : A tout à l'heure. Je suis tellement contente. (*anxieuse*) Alfred, t'es où ?

Alfred : Je, je, je suis là. Ass, asseyez-vous un peu.

Bérénice (*anxieuse*) : Je m'assois, oui. Mais tu me lâche pas, hein, et après, tu me lâches. D'accord Alfred ? Me lâche pas ! (*agressive*) Me lâche pas ! (*redevenant calme en s'asseyant à jardin*) C'est bon, lâche-moi.

SCENE 3

Coup de sonnette à cour.

Alfred : J'y, J'y vais.

Alfred va ouvrir, même protocole que précédemment.

Bérénice : Bah c'est qui ? Tu me diras qui c'est, hein, Alfred ! J'attends, je bouge pas !

Alfred : Que ces messieurs-dames veu, veuill...

Entrée de Gaby, suivie de Roger.

Gaby (*à Alfred*) : Bonjour mon fils ! Quelle joie d'être là !

Roger : Pas mieux ! Salut mon pote. Ça farte ?

Alfred : Cççça, ça farte.

Gaby (*à Roger*) : Merci à vous, mon fils également, de m'avoir aidée à changer ma roue à trois cents mètres de l'arrivée ! Le seigneur vous bénit.

Roger : Je ne connais pas ce Monsieur, mais c'est gentil à lui. Si j'ai bien compris, on est invités au même endroit. C'est ce qu'on appelle un sacré hasard.

Gaby : Le hasard se nomme la providence, mon fils toujours. Et son auteur, c'est Dieu.

Roger (*perplexe*) : Oui enfin bref, c'est un coup de bol, quoi.

Alfred : Désolé, kiki dois-je aaaaaannoncer ?

Gaby : Alors pour ma part, ce sera Sœur Marie Gabrielle, moniale dominicaine contemplative, cloîtrée dans les murs de l'abbaye de Sainte-Anne de Coulangis, village de Pégairolles-de-l'Escalette, communauté de communes du Lovédois et Larzac.

Alfred : Nooon moi j'aaaaannnonce pas tout ça.

Roger : Alors enchanté ma petite dame, enfin ma grande sœur. (*à Alfred*) Mon garçon, tu peux m'annoncer à la bonne franquette : moi c'est Roger Vasseur, plus connu sous le pseudo de « Rodger le biker », membre actif jusqu'au slip du moto club des Potes de Fleury-Mérogis. Tout simplement.

Alfred : Ah oui tout siimplement.

Gaby : Roger ? Enfin Rodger ? Qu'est-ce que tu fais là ? Mon Dieu c'est toi ?

Roger : Non, moi c'est pas ton Dieu, c'est Rodger. Enfin oui Roger de notre jeunesse. Mais... Sous le déguisement là, ne me dis pas que c'est pas toi Gaby ? T'es... T'es invitée aussi ?

Bérénice (*toujours assise, illuminée*) : Sœur Marie Gabrielle ? Mais c'est Gaby ! Et... et Rodger ? Mais c'est Roger !

Gaby : Bérénice ?

Roger : Ben oui ! Ça c'est Bérénice !

Bérénice (*se levant*) : Je suis si contente, oui si contente ! Alfred, aide-moi !

Gaby : Moi aussi, mon enfant, je suis contente.

Roger : Ben oui, moi aussi, Bérénice, moi aussi hein !

Bérénice : Alfred, fais-moi toucher, vite !

Alfred : Vvvvoilà vous pououvez toucher.

Bérénice : Merci Alfred. Va vite prévenir Maman !

Alfred : Gigi, coucou, j'y cours. (*il sort*)

Bérénice (*palpant Gaby*) : Oh oui ça c'est Gaby. T'étais habillée plus léger y a trente ans, mais oui c'est bien toi. T'as un peu grossi, et pis t'as aussi un peu rapetissé, mais c'est pas grave, hein Gaby ? (*empathique*) T'entends Gaby, la ménopause, c'est pas grave, hein ! (*agressive*) T'entends Gaby ?

Roger : Oh, Gaby !?

Gaby : Oui j'entends, Bérénice, j'entends. Merci pour tous ces... ces compliments. Que Dieu te garde.

Bérénice : T'es gentille, Gaby.

Bérénice : Et toi Roger, t'es où Roger que je te touche ?

Roger : J'suis là, j'suis là. Appelle-moi Rodger maintenant. Roger c'est du passé.

Bérénice : Pour moi tu seras toujours Roger, hein Rodger. (*le palpant, contemplative*) Ah oui c'est bien toi Roger, avec tes cheveux gras de Rodger. Et tes mains, tes mains de Roger qui puent le camboui, hein Rodger. (*triste, se met à pleurer*) Rodger ? Pourquoi tes mains elles puent toujours le camboui ? Hein Roger, pourquoi ? (*agressive*) Pourquoi ? (*pleurs*) Pourquoi ? Bouhouhouhou...

Roger (*la prenant dans ses bras*) : Tout va bien ma petite Bérénice, tout va bien. C'est parce que c'est pas le même camboui. Quand j'avais vingt ans, c'était celui des 103 SP. Maintenant, c'est celui des Harley. C'est pour ça.

Bérénice (*tout sourire*) : Ah d'accord ! C'est pour ça ! Tu vois, j'ai tout compris. Je vois pas, mais je comprends tout. Tu sais, Agathe elle t'adorait. Tu sais ?

Roger : Oui je sais. Et je l'adorais aussi, sinon je serais pas là. On était une sacré bande de potes.

Bérénice : Vous restez là ce week-end, hein ? Promis ?

Gaby : Promis. Juré sur la tête de Jésus. Je ne peux pas faire mieux.

Bérénice : Vous restez tous les quatre. Ça va être chouette, oui, tous les quatre.

Gaby (*inquiète*) : Tous les quatre ?

Roger (*inquiet aussi*) : Tous les quatre ? Tous les quels quatre de qui ça ?

Retour d'Henriette à jardin.

Henriette : Ah les voilà ! Les retrouvailles se sont-elles bien passées ?

Roger : Ah tiens, v'là la plus belle ! M'dame Henriette, je kiffe grave de vous revoir.

Gaby : Madame de Belleville ! Sainte-Marie, c'est bien vous !

Henriette : Sainte-Henriette éventuellement, il me manque juste la foi et la panoplie. Bienvenue à tous les deux.

Roger : Sauf votre respect que j'estime, vous me causiez d'un tout petit comité dans votre lettre, suggérant que je vous aurais pour moi tout seul. Et pis là si je compte bien, ça va faire sept, en comptant le bègue.

Gaby : Ah oui là, je rejoins Rog... euh « Rodger », vous m'avez écrit la même chose. Mais bien entendu, je suis encline à partager.

Roger : Moi aussi j'suis en clean. Comme ça on est propres.

Gaby : Oui, partageons, partageons ! Comme nous le sermonne chaque matin notre révérende Mère Marie-Macias au couvent : « donnez, donnez-nous, donnez, et Dieu vous le rendra ! » Ou bien encore celle-là : « quand y en a pour une, y en a pour moi ! » Ah ce qu'on rigole avec ma mère révérende, entre la prière de cinq heures et le petit déjeuner !

Henriette : Je suis sûre que ce weekend en comité élargi va vous remplir de joie. Vous n'allez pas être déçus du voyage. Faites-moi confiance.

Gaby : Au risque de paraître incongrue, serait-il possible que j'aille me cloîtrer un moment dans mes appartements ?

Henriette : Mais bien entendu chère Gaby.

Bérénice (*souriante*) : Je te conduis d'accord Gaby ? Comme ça, on va pouvoir discuter. Et je te fais visiter ta chambre, et les toilettes où tu vas pouvoir faire pipi. C'est chouette ici hein ?

Gaby : Oui, c'est chouette, Bérénice, très chouette.

Bérénice : Et tu prends ta valise, hein !

Gaby (*récupérant sa valise*) : Ah oui, ma valise.

Bérénice : Voilà, et tu me suis, hein ! Tu me suis et tu me quittes pas hein ! Je veux pas être toute seule, tu comprends. (*pleurant*)

Gaby : Je suis là mon enfant, je suis là.

Sortie à jardin de Bérénice et Gaby.

Henriette : Le moins que l'on puisse dire, c'est que notre Gaby a bien changé. Avec Agathe, elles étaient inséparables. C'étaient des vraies siamoises. Et bien Roger ? Vous en faites une tête ?

Roger : Oui euh... Ça me fait quelque chose de vous revoir toutes les deux avec Bérénice, M'dame Henriette. Et c'est vrai que j'avais pas prévu le coup de la bonne sœur.

Henriette : Vous étiez très proches avec Gaby ! C'est une bonne surprise non ?

Roger : Non, enfin si, oui, mais bon, enfin voilà quoi. C'est l'émotion du coup de la surprise. Ça va passer, vous en faites pas. Y a encore d'autres surprises, comme ça, du même genre ?

Henriette : Oui ! J'espère que vous avez le cœur bien accroché ?

Roger : Bah non justement je commence à fatiguer. J'ai trois ressorts dans les tuyaux du cœur. Des « stenz », qu'ils appellent ça.

Henriette : Stents, des stents. Moi j'en ai quatre ! Vous voyez, les ressorts, ça conserve !

Roger : Bravo, je m'incline. A propos de cœur bien accroché, pendant qu'on est entre nous, je voulais vous dire, pour Agathe, quand elle s'est noyée...

Henriette : Oui ?...

Roger : Et ben, j'y repense souvent et...

Henriette : Oui ?...

Roger : Et, et je me dis que...

Henriette : Oui ?...

Roger : Qu'on n'aurait pas dû vous désobéir.

Henriette : Oui ?...

Roger : Mais on avait un peu bu et...

Henriette : Oui ?...

Roger : Et... Et Charles-Edouard voulait absolument aller nager et...

Henriette : Oui ?...

Roger : Et... Et du coup tout le monde a suivi. Voilà.

Henriette : Oui, voilà. Autre chose ?

Roger : Et ben là comme ça non, rien d'autre, mais ça fait du bien, ça... Ca libère.

Henriette : C'est donc de sa faute ?

Roger : La faute à qui ?

Henriette : Et bien à Charles-Edouard !

Roger : Ah non non, j'ai pas dit ça non plus hein ! Mais bon disons qu'il fallait que vous le sachiez.

Henriette : Charles-Edouard était votre meilleur ami. C'est assez curieux d'ailleurs. Lui issu d'un milieu plutôt bourgeois, et vous d'un milieu plus...

Roger : Oui ?...

Henriette : Et bien disons plus ?...

Roger : Oui ?...

Henriette : Enfin disons moins...

Roger : Oui ?...

Henriette : Moins comment je pourrais vous dire...

Roger : Oui ?...

Henriette : Moins sophistiqué, quoi.

Roger : Oui, voilà. Qu'est-ce que vous voulez, c'est comme ça. A vingt ans, on fait sauter les barrières sociales, surtout quand il s'agit de faire des conneries.

Henriette : Vous n'avez plus de nouvelles de Charles-Edouard ?

Roger : Aucune. La dernière fois qu'on s'est vus, c'était à la cérémonie d'obsèques pour Agathe.

Henriette : Comment cela se fait-il ?

Roger : On va dire que c'est la vie, c'est comme ça. On s'est perdus de vue pis c'est tout.

SCENE 4

Retour d'Alfred et de Blanche, à jardin.

Blanche : Merci pour cette visite, Alfred. Tout cela fait ressortir de merveilleux souvenirs.

Alfred : Dddde rien. C'est nooormal entre coooooolègues.

Blanche : Et de croiser Gaby dans le couloir du premier étage, ça m'a toute retournée.

Alfred : Oui, co, comme une crêpe.

Blanche : Ce manoir est magnifiquement entretenu, je ne faisais pas mieux à l'époque. Toutes mes félicitations !

Alfred : Mer, Mer ...

Roger (*découvrant Blanche*) : Merde alors ! Tu l'as dit Alfred !

Alfred : Nnooon, juste mer, merci Blanche.

Roger : Blanche ? C'est toi ? Enfin je veux dire c'est vous ?

Blanche : Et oui Roger, c'est moi.

Henriette : Sacrée surprise, n'est-ce pas ? ! Et bien ! Embrassez-vous, n'ayez pas peur !

Roger : Oui, sacrée surprise, j'vous le fais pas dire.

Blanche (*embrassant Roger*) : Je... enfin... Je suis contente de te revoir.

Roger : Et bien alors euh... Et moi donc.

Blanche : Toi, tu as changé de parfum !

Roger : Non, d'après Bérénice, c'est toujours « Camboui numéro 5 ».

Henriette : Bien. Vous avez sûrement plein d'autres choses à vous raconter. Je vais prendre un peu de repos avant notre thé collégial de bienvenue, ici-même vers dix-sept heures, si cela vous convient. A tout à l'heure (*elle sort à jardin*).

Alfred : Jeee peux di, peux di...

Blanche : Dire quelque chose ?

Alfred : Nooon, je peux diiiisposer ?

Blanche : Ah oui pardon. Bien entendu mon petit Alfred, disposez autant que vous le voulez.

Alfred : Alors à plus, à plus...

Roger : Oui, voilà, à plus tard hein !

Alfred: Merciiii Monsieur Rog, Rog ...

Roger: Non, Rodg, Rodg, Rodg...?

Alfred : Rrrrrrodger !

Blanche : Bravo ! Vous voyez, quand vous voulez !

Alfred (*sortant, fier de lui*) : Y, yessss !!

Blanche et Roger se retrouvent seuls.

Blanche : Nous voilà dans un drôle de pétrin.

Roger : Tu me l'enlèves de la bouche.

Blanche : Ne me tutoies pas ici, s'il te plaît.

Roger : Pourquoi ? La nuit de l'accident, tu tenais pas le même discours.

Blanche : Parle plus fort !

Roger : Ben quoi ? Y a pas de mal à se faire du bien !

Blanche : Tais-toi je te dis ! On a tous déraillé, tu le sais très bien.

Roger : Comment ça on a tous déraillé ? J'ai rien à me reprocher, moi !

Blanche : Ah oui ? Si tu m'avais pas obligée à boire l'apéritif avec vous, il n'y aurait pas eu d'après. Et moi j'aurais pas déraillé, justement.

Roger : Je t'ai pas obligée, je t'ai proposé avec insistance. Pas pareil. Et Charles-Edouard aussi.

Blanche : C'est pas le moment de jouer avec les mots. Si j'avais pas bu au départ, je ne me serais pas retrouvée à faire la fiesta avec vous.

Roger : Ni à descendre à la plage...

Blanche : Oui, et puis tout le reste.

Roger : Quoi tout le reste ? Je me suis trompé de chambre en revenant de la plage, ça peut arriver.

Blanche : Et tu t'es retrouvé dans la mienne.

Roger : Tu l'avais laissée entre-ouverte, t'avais qu'à la fermer.

Blanche : C'est ce que j'ai fait !

Roger : Oui mais après que je sois entré !

Blanche : Quel culot !

Roger : Non, juste de la mémoire. Je me rappelle même du papier peint : blanc avec des rayures verticales.

Blanche : Oui, et ça s'est terminé à l'horizontale.

Roger : Ne me dis pas que tu regrettes ?

Blanche : Si ! Et toi aussi j'espère.

Roger : Bah euh... Non. J'étais jeune, et j'adorais les femmes mûres.

Blanche : Tu aimais aussi les jeunes femmes de ton âge. D'ailleurs, toi aussi, tu tournais autour d'Agathe.

Roger : Moi tourner autour d'Agathe ? Y avait déjà Charles-Edouard sur le coup. Je bouffe pas dans la gamelle d'un pote.

Blanche : Ton pote Charles-Edouard n'était pas du genre à se contenter d'une seule croquette dans sa gamelle.

Roger : A l'époque on était bourrés d'hormones. On mourrait de faim, qu'est-ce que tu veux.

Blanche : Et Agathe est morte tout court. Je t'ai bien observé, ce soir-là. Tu en pinçais pour elle.

Roger : J'en pinçais de rien du tout. Et toi, avec deux grammes, tu devais pas observer grand-chose.

Blanche : Si, au début de la soirée, j'avais les idées claires. Et j'aurais dû les garder. Henriette pense que je suis restée ici à faire mon travail. Si elle savait que j'ai participé à la fête, et que je suis descendue me baigner avec vous...

Roger : Henriette ne saura rien du tout. Ni pour toi, ni pour nous tous. On a fait un pacte, je te rappelle.

Blanche : Ah oui, le fameux pacte. Celui des lâches. On est tous une bande de lâches.

Roger : Arrête un peu ! Si on est venus, c'est qu'on le veut bien.

Blanche : Et on est tous là. Y compris Charles-Edouard.

Roger : Charles-Edouard ? Non ? Pas possible ?... Ah mais oui, bon sang. Le quatrième invité, c'était donc lui. Oh làlàlàlà...

SCENE 5

Retour de Bérénice et de Charles-Edouard

Bérénice : Tu me lâches pas Charles-Edouard, hein, tu me lâches pas !

CE : Je ne te lâche pas, Bérénice, je ne te lâche pas.

Bérénice : Chaud devant, c'est nous que v'là. Me lâche pas.

CE : Tu peux aller t'asseoir toute seule, Henriette a dit que tu sais très bien le faire.

Bérénice (*s'exécutant*) : Oui mais j'ai peur que tu m'abandonnes. D'accord, tu me lâches, mais tu m'abandonnes pas. Tiens, y a du monde ici, je le sens. Y a du monde, hein ! C'est qui ?

Blanche : Charles-Edouard ! Mon petit !

CE : Plaît-il ? Mes... Mes hommages, Madame. Pardonnez-moi, je... je ne vous replace pas.

Bérénice : Mais si tu la replaces ! Ça c'est Blanche ! La gouvernante du temps d'Agathe !

CE : Blanche ? Je... Mais tu... Enfin vous... Vous ici ?

Blanche : Et oui, moi-s-ici ! Tu es toujours aussi bel homme.

Roger : Et moi-s-ici aussi !

CE : Monsieur ?! Vous êtes ?

Bérénice : Comme dirait Alfred, c'est qui ? C'est Kiki ? c'est Ro, c'est Roro ?..

CE : Roger ! Mon ami Roger ! Blanche et Roger ! Mais que faites-vous ici ? (*se reprenant, pris au dépourvu*) Ou... Ou plutôt, vous êtes également invités, voulais-je dire ?

Bérénice : Ben faut s'embrasser ! Pas vous galocher, hein, juste vous embrasser ! Parce qu'il fut un temps, ça marchait fort, les tours de rouleau ! Les coups de patins, ça y allait grave hein ! Vous en avez fabriqué, de la béchamel !

CE (*embrassant Blanche et Roger*) : Que nous raconte-t-elle là ?

CE : Ta tenue te va comme un gant, mon bon Roger. Ne pratiquerais-tu pas le sport motocycliste ?

Roger : « Le sport motocycliste. » Toujours à sortir tes grands mots ! Et quel sens de l'observation ! Et toi, avec ton costume, là, tu pratiques quel sport ? Le sport homocycliste ?

CE : Pardon ? Je...Je ne saisis pas.

Roger : Tu saisis pas la perche ? (*rire gras*) Je plaisante !

Vous êtes tous là (*joyeuse*) ! Oui, tous là (*nostalgique*)... Tous là (*triste*)... Tous là (*agressive*) !

Blanche : Tout va bien mon petit, tout va bien.

Bérénice : Vous êtes tous là et vous restez hein ?

Roger : Un petit peu qu'on va rester ! Par contre, je commence à avoir sérieusement envie de vidanger, si tu vois ce que je veux dire.

Bérénice : Ah oui, faut que tu fasses pipi Roger hein ! En plus après y a le thé de Maman qui fait pisser.

CE : Un tea time ? Quelle riche idée ! Pour quelle heure ?

Blanche : Henriette a parlé de dix-sept heures.

CE : Original, pour un tea time.

Roger : Bon, Bérénice, tu me montres où je peux vidanger ?

Bérénice : Oui ! Viens avec moi, que je te montre ta piaule, mais tu me lâches pas hein !

Roger : Pas de problèmes ! Allez, roulez jeunesse ! (*il ramasse son sac avant de sortir*)

Ils sortent tous les deux à jardin ; CE et Blanche se retrouvent seuls.

CE : Qu'est-ce que c'est que ce traquenard ?

Blanche : J'allais dire à peu près la même chose...

CE : Néanmoins content de te revoir.

Blanche : Moi aussi, Charles-Edouard, moi aussi. Et contente que tu continues à me tutoyer.

CE : Je ne t'ai tutoyée qu'une seule fois : lors de la soirée d'anniversaire d'Agathe. Devant nos hôtes et pour ce weekend, vouvoisement de rigueur, bien évidemment.

Blanche : Comme il te plaira. Tu as failli gaffer tout à l'heure. Quant à moi je continuerai à te dire « tu », comme d'habitude.

CE : Que faisons-nous ici, exactement ?

Blanche : Plus ça va, et plus je me le demande.

CE : Néanmoins, nous ne risquons pas grand-chose. Chacun doit juste tenir sa langue durant le weekend, et tout va bien se passer.

Blanche : Tu as peur ?

CE : Non, pourquoi ? je devrais ?

Blanche : Oui. Comme moi, et comme tout le monde.

CE : Mais enfin qu'avons-nous fait de mal, cette nuit-là ?

Blanche : Il faut savoir ! Si nous n'avons rien fait de mal, pourquoi chacun doit-il tenir sa langue, et pourquoi ne risquons-nous « pas grand-chose ? »

CE : Et bien mais parce que, enfin, c'est-à-dire que... mais je ne vois pas...

Blanche : Ton éloquence se fragilise, dirait-on. En tous cas, moi, je t'ai vu.

CE : Pardon ?

Blanche : Je t'ai vu, là, sur ce canapé.

CE : Oui, c'est possible, je m'y suis assis, comme tout le monde.

Blanche : Tu t'y es même allongé.

CE : Oui, j'avais un peu bu, c'est vrai.

Blanche : Tu t'y es allongé, mais avec Gaby.

CE : Qu'est-ce que tu racontes ?

Blanche : Je raconte qu'il y a trente ans, je t'ai surpris, toi, Charles-Edouard, le soupirant d'Agathe, en train de faire ta petite affaire sur ce canapé avec sa meilleure amie de l'époque, une dénommée Gaby, alias sœur Marie Gabrielle, ici présente.

CE : Nom d'une pipe !

Blanche : Tu ne crois pas si bien dire, et tu me l'enlèves de la bouche.

CE : Tu dis que Gaby est devenue nonne ?

Blanche : Cesse de faire l'innocent !

CE : Et elle est ici ?

Blanche (*dépitée*) : En chair et en os.

CE : Fichtre... Sinon pour le canapé, tu as dû confondre.

Blanche : Je n'ai rien confondu, et tu le sais.

CE : Bon, soit, je baisse la garde.

Blanche : C'est ce que tu aurais dû faire ce soir-là !

CE : Je peux tout t'expliquer, tu sais.

Blanche : Et bien vas-y, je suis tout ouïe.

CE : Nous savons tous qu'Agathe et moi sommes restés ici tous les deux, quand vous êtes descendus à la plage avec Gaby et Roger. Ce n'est pas ce qu'on a raconté le lendemain à Henriette, ni à la police, mais c'était pour la bonne cause.

Blanche : Oui, si on veut. Disons que ça nous arrangeait bien.

CE : Bérénice était déjà montée se coucher. Agathe et moi avons un peu discuté, et puis, de fil en aiguille, on a commencé à flirter gentiment.

Blanche : Je vois... Et ensuite ?

CE : Et bien ensuite, j'ai très certainement manifesté mes sentiments de façon plus... plus explicite.

Blanche : Je vois toujours... Et donc ?

CE : Eh bien, je crois me rappeler qu'Agathe m'a signifié une certaine forme d'opposition. Elle ne se sentait pas prête, ce n'était pas le jour, il valait mieux attendre encore un peu, et rester patients. Bref, le discours habituel, qu'elle m'avait tenu moult fois.

Blanche : Je vois encore... Comment cela s'est-il terminé ?

CE : En... En y réfléchissant, je pense m'être un peu emporté. Du coup, le ton est monté, et Agathe s'est enfuie dans le parc, très contrariée.

Blanche : Je comprends mieux.

CE : Comment cela ?

Blanche : En remontant de la plage, je l'ai trouvée assise sur le banc au fond du parc. Comme tu dis, elle avait l'air très contrarié. Mais alors très très contrariée. Limite en état de choc.

CE : Te connaissant, tu as dû la reconforter en la prenant dans tes bras ?

Blanche : Non, figure-toi. Quand elle m'a vue, elle m'a immédiatement reproché d'avoir laissé Bérénice sans surveillance, de m'être alcoolisée, et d'être allée à la plage. Elle n'avait pas tort, en même temps.

CE : Je vois je vois, moi aussi... Du coup, tu t'es excusée platement ?

Blanche : Et bien je...

CE : Oui ?

Blanche : En fait, non. Je me suis sentie agressée, prise au piège. J'ai rétorqué que vous m'aviez tous incitée à festoyer avec vous, elle en tête, de surcroît. Elle n'a rien voulu entendre, j'étais fatiguée et ...

CE : Oui ? Et ?

Blanche : Et bien il me semble que là encore, le ton est monté, elle voulait tout raconter à Henriette, je l'ai sans doute un peu insultée, elle m'a certainement répondu, et...

CE : Et ?

Blanche : Je l'ai laissée sur son banc et je suis revenue ici, sans faire de bruit. A part Roger qui cuvait sur la plage la bouche ouverte en regardant les étoiles, tout le monde était rentré. Et c'est là que je vous ai vus, avec Gaby. J'ai traversé le salon derrière vous, et j'ai rejoint ma chambre.

CE : A mon tour de mieux comprendre.

Blanche : Tout cela n'explique pas Gaby et toi sur le canapé...

CE : Oui, certes. Quand Agathe est sortie après notre dispute, je me suis retrouvé tout seul ici, un peu abattu. Et puis Gaby est arrivée, elle avait l'air bizarre. C'est elle qui est remontée la première de la plage. Elle a forcément parlé à Agathe.

Blanche : Oui, c'est inévitable.

CE : Toujours est-il qu'on a ressenti elle et moi un besoin simultané d'être consolés, et du coup...

Blanche : Et du coup, le coup est parti tout seul.

CE : C'est un peu imagé, mais en quelques sortes, oui.

Entrée d'Alfred à cour derrière eux, avec une nappe.

Blanche : Ce que nous venons de nous dire doit impérativement rester secret.

CE : Bien évidemment.

Alfred : Que ces Mess, Messieurs Dames me paaardonnent, je ne fais que pa, que passer. Je pré, prépare pour le ti, le ti ...

CE : Le tea time.

CE : Afin de gagner du temps, ne rentrons pas dans des conversations trop, enfin trop...

Alfred : Trop taaaaabiscoootées.

CE : Voilà. Alors à tout à l'heure, mon ami.

Alfred (*sortant à cour*) : Oui, à tou, à tou... en, enfin bref.

Blanche : Ce weekend risque d'être mémorable.

CE : J'en ai peur. Il démarre fort, c'est le moins qu'on puisse dire.

Blanche : C'est curieux, je te trouve changé.

CE : J'ai vieilli, comme tout le monde.

Blanche : Je parle de ta façon d'être, tes postures, ta façon de parler, de t'habiller... Ne serais-tu pas devenu... Enfin...

SCENE 6

Entrée de Gaby à jardin, tamponnant son front avec un gant de toilette.

Gaby : Mon Dieu, mon Dieu ! Dîtes-moi que je rêve ! Madame Blanche ! Et Charles-Edouard ! Vous êtes encore de ce monde ! Alléluia !

Blanche : C'est un miracle, effectivement !

CE : Ça fait plaisir ! Sacrée Gaby !

Gaby : Allez, on s'embrasse ! (*Ils s'exécutent*) Je viens de croiser Roger à l'étage, quel choc quand il m'a annoncé votre présence ! Et quel choc là, en vous voyant ! En plus on s'est télescopés à l'angle du couloir. Quel choc ! Regardez-moi ça !

Blanche : Quelle entrée en matière !

Gaby : J'espère que ma tenue ne vous effraie pas trop ?

CE : Nous étions préparés. Cependant, il fallait le voir pour le croire.

Gaby : Eh oui, j'ai décidé de prendre le voile il y a vingt-deux ans, et là, je viens de me prendre le front de Roger il y a deux minutes.

Blanche : Toi qui, à dix-huit ans, ne croyais en rien et voulais être coiffeuse, quel chamboulement !

Gaby : C'est une longue histoire. J'ai décidé de consacrer ma vie à la prière, à la contemplation, et à l'attention portée aux autres.

CE : Comme ça, du jour au lendemain ? Laisse-moi faire (*Il lui prend le gant et lui tamponne le front*).

Gaby (*se laissant faire*) : Ah non ! On ne rentre pas dans un couvent comme on rentre à l'hospice ! Il y a toutes les étapes à franchir : la prise de contact, le postulat, le noviciat, le juniorat, et la profession perpétuelle ! En huit ans c'est bouclé !

Blanche : Huit ans ? En plus des vingt-deux, cela fait donc trente ans que tu as commencé cette nouvelle vie ?

Gaby : Ah oui, tiens, tout rond.

CE : Juste après l'accident d'Agathe, quoi (*il lui rend son gant*).

Un temps. Silence pesant.

Gaby (*déstabilisée*) : Et... Et vous, quoi de neuf ? Charles-Edouard ? Je t'imagines ingénieur roi du pétrole, marié, et doté d'une conséquente progéniture. J'ai tout bon ?

CE : Eh bien, en fait, oui, enfin non, mais presque : Je... Je ne suis pas marié, donc célibat... enfin je ne suis pas marié, je n'ai pas d'enfants, et je travaille dans... dans l'évènementiel.

Blanche : L'évènementiel ! Formidable ! Tu dois côtoyer le gratin de la société !

CE : Non, je reste modeste. Je suis propriétaire d'un... d'un cabaret.

Gaby : Un cabaret ! Quel lieu fantastique ! On y fait la même chose que dans les églises : on y boit du vin, on y grignote, et on y chante !

CE : Oui, vu sous cet angle, c'est presque la messe tous les soirs.

Blanche : Un très bel endroit à fréquenter pour toute une famille, n'est-ce pas ?

CE : Alors non, mon établissement est un peu spécial, on n'y accueille que les... enfin que les... que les hommes, voyez.

Gaby (*esquissant un rapide signe de croix*) : Bonté divine !

Blanche : Ah oui, je vois. C'est... C'est original.

Gaby : Oui, c'est... C'est surprenant, hein ! Et quand as-tu trouvé cette... enfin cette voie, quoi ?

CE : Au début de mes études, j'ai eu comme une illumination. Du coup, j'ai tout arrêté, et je me suis lancé. Il doit y avoir une trentaine d'années.

Gaby : Juste après l'accident d'Agathe, quoi.

Un temps. Silence pesant.

CE (*déstabilisé*) : Et... Et sinon Blanche, qu'es-tu... enfin qu'êtes-vous devenue ? Avez-vous trouvé d'autres postes de gouvernante ?

Blanche : Non, je me suis reconvertie dans l'humanitaire. J'aide à l'approvisionnement en vivres des populations qui en ont besoin.

Gaby : Oh ! Quelle belle âme êtes-vous ! Dévouée au service des autres, comme au bon vieux temps !

Blanche : J'essaie de remplir cette noble tâche avec humilité.

CE : Humilité et efficacité, nous n'en doutons pas. Du coup, si j'ai bien compris, cette reconversion a eu lieu juste après votre départ d'ici.

Blanche : Tout à fait.

Gaby : Si on compte bien ça doit faire à peu près...

Blanche : Oui, à peu près.

CE : C'est exactement ça. Depuis que...

Blanche : Voilà, oui.

Un temps. Silence pesant.

Blanche : Bien ! Je... Je vous abandonne quelques instants, je dois aller me changer pour le tea time.

Gaby : Changez-vous si vous voulez, mais ne changez rien, vous êtes parfaite !

Blanche (*en sortant à cour*) : Ça se saurait !

CE : Même sous ta robe, tu es toujours aussi belle.

Gaby : Tu n'as pas perdu de ton charme, toi non plus. Même si je te trouve plus...

CE : Oui, je sais.

Gaby : Il fut un temps, tu étais moins... enfin plus masculin. Tu étais même très masculin, quand toi et moi nous avons... œuvré sur ce canapé. Tu t'en rappelles ?

CE : Evidemment. A propos, Blanche nous a vus cette fameuse nuit.

Gaby : Non ?

CE : Si.

Gaby : Elle m'a donc vue en train de commettre cet acte luxurieux, ce...ce péché capital !

CE : Non, puisqu'à l'époque, tu n'étais pas bonne sœur.

Gaby : Oui mais je le suis devenue ensuite ! C'était un péché par anticipation, encore pire !

CE : Mais non. Ces péchés-là, Dieu les pardonne. Heureusement pour toi d'ailleurs...

Gaby : Comment cela ?

CE : Sans vouloir te froisser, ce n'était pas ton premier péché de jambes en l'air, même anticipé.

Gaby : Charles-Edouard !

CE : Quoi, « Charles-Edouard ? » Je ne dis que la vérité.

Gaby : La vérité, c'est que nous avons fauté, toi comme moi. Agathe ne méritait pas ça.

CE : Certes. A ce propos, nous avons parlé d'elle tout à l'heure avec Blanche. On est tombés d'accord.

Gaby : D'accord sur quoi ?

CE : Tu lui as forcément parlé en remontant de la plage. Elle était assise sur le banc à côté du sentier.

Gaby : Oui, c'est possible.

CE : Non, c'est sûr. Et vu ta tête déconfitte quand tu es rentrée, vous n'avez pas dû parler que de la pluie et du beau temps.

Gaby : Je ... Je ne me rappelle pas trop.

CE : Le mensonge n'est-il plus considéré comme un péché capital ?

Gaby (*après un court temps*) : Alors, en réfléchissant bien, je me rappelle.

CE : Ah, tu vois. Et donc ?

Gaby : Elle était très choquée, elle tremblait. Vous veniez de vous quereller. Elle a réussi à me dire que tu ne supportais plus sa frigidité, et sa... enfin sa virginité, et qu'elle en avait honte.

CE : Tu as sûrement dû trouver les mots ?

Gaby (*après un temps*) : Non. J'ai... j'ai été odieuse. Et je...enfin je ne peux plus garder ça pour moi.

CE : Mais que diable lui as-tu donc fait ?

Gaby : J'avais bu, comme tout le monde. J'ai voulu la secouer en lui mettant la pression, c'est le cas de le dire. Je lui ai fait du chantage.

CE : Du chantage du genre ?

Gaby : Du genre que si elle n'allait pas te retrouver, c'est moi qui m'y collais.

CE : Ah oui, tu t'y es bien collée, du coup ! Et alors ?

Gaby : Alors elle est sortie de ses gonds, m'a traitée de fille légère, d'immonde créature et de, enfin de sale...

CE : ... Ope ?

Gaby : Oui, un nom comme ça. Et elle m'a sommée de disparaître définitivement de sa vie.

CE : Mais c'est affreux ! Votre amitié indéfectible s'est terminée de la sorte ?

Gaby : Hélas oui. Je l'ai laissée sur son banc, et je me suis jetée sur toi, par désespoir.

CE : Merci, c'est gentil.

Gaby : Ce n'est pas ce que je voulais dire.

CE : Je comprends. Tu dois drôlement culpabiliser.

Gaby : A qui le dis-tu. Et toi ? Tu ne culpabilises pas ?

CE : Oui, un peu, forcément.

Entrée d'Alfred derrière eux portant un plateau avec le service à thé.

Gaby : Les secrets n'étant pas des mensonges, cela nous autorise à garder pour nous cette conversation.

CE : J'allais te le soumettre. Et cela sécurisera notre pacte collégial.

Gaby : Ah oui, le fameux pacte.

Alfred (*tremblotant, et faisant donc trembler le plateau*) : Ch, chaud devant, Chhhhhhhaud de vant ! C'est l'heure du titi, du tea time ! (*il pose le plateau sur le guéridon*)

Gaby : Ah mais nous sommes chauds, Alfred, chauds bouillants !

Alfred : Je vais cher, cher, chercher le suuu...

CE : Crier ! Le sucrier.

Alfred : Oui, et aussi le nu, le nuuu...

CE : Le nuage de lait.

Alfred : Je me dép, dép, dépêche.

Sortie d'Alfred à cour

Gaby : Mon Dieu mon Dieu, aidez-moi.

CE : A quoi faire, sœur Marie-Gaby ?

Gaby : A surmonter ma peur, ma trouille, ma frousse, ma suée, mon trac.

CE : La peur de quoi sacrebleu ?

Gaby : De ce qui nous attend, Charles-Edouard. J'ai comme un mauvais présentiment.

FIN DE L'EXTRAIT. SI VOUS SOUHAITEZ PRENDRE CONNAISSANCE DE L'INTEGRALITE DU TEXTE, MERCI DE CONTACTER L'AUTEUR :

[Formulaire de contact](#)

Adresse mail : contact@tinlotheque.fr

L'INTEGRALE DE CE TEXTE EST EGALEMENT DISPONIBLE EN VERSION EDITEE :

[Version ebook](#)

[Version brochée](#)

[SITE INTERNET DE L'AUTEUR](#)

POUR RAPPEL, L'UTILISATION DE CE TEXTE EN VUE DE SON
EXPLOITATION EST SOUMIS A L'AUTORISATION DE L'AUTEUR
ET AU REGLEMENT DES DROITS D'AUTEUR A LA SACD.